LE JOURNAL Nº 309 - Décembre 2026

Sentinelles



Lac Tchad

Une zone aux crises multiples

Programme RD Congo

Un parcours de soins au-delà des frontières

Madagascar

20 ans d'espérance de vie en moins qu'en Suisse

Éditorial

Ensemble, face aux défis de demain

À Ouagadougou, des enfants déplacés par les violences dévoilent des fragments de leur quotidien sur scène. Le titre de leur spectacle, vous le découvrirez, résonne bien au-delà de la scène et questionne. L'art ne fait bien sûr pas disparaître ni le déracinement ni la précarité, mais il permet des espaces de partage, où des liens se tissent et où l'avenir peut à nouveau être imaginé.

À Madagascar, c'est la mort qui frappe. Trop vite, trop souvent. Les familles endeuillées par des décès prématurés et fréquemment évitables poursuivent dignement leur parcours, portées par l'accompagnement bienveillant de travailleuses et travailleurs sociaux pugnaces et profondément humains.

Au Tchad, ce sont des enfants atteints de noma qui sont orientés vers Sentinelles depuis des zones difficiles d'accès. Dans la région du Lac, au nord de N'Djamena, les aléas climatiques fragilisent les récoltes et la présence de groupes armés aggrave la vulnérabilité des populations.

Partout, la solidarité trouve son chemin, dans l'adversité et la distance. Elle s'exprime par des actions concrètes et durables : une main tendue, puis un projet personnalisé, co-construit au plus près des priorités et aspirations de chacune et chacun, préparant ainsi l'avenir.

Cette solidarité, vitale parfois, porteuse d'espoir toujours, ne saurait reculer. Pourtant, les perspectives pour 2027 sont particulièrement préoccupantes. Les crises se multiplient, les conflits perdurent et les besoins s'intensifient alors que les ressources se raréfient. Dans ce contexte, votre engagement à nos côtés et votre générosité sont plus précieux que jamais. Ils permettent à des milliers de personnes, femmes et enfants en priorité, de guérir, de se former et d'entreprendre.

Cette année s'achève sur les récits que nous vous avons partagés et avec la conviction que d'autres acteurs et actrices entreront en scène, l'an prochain, grâce à vous. Nous vous remercions sincèrement de votre confiance et vous adressons nos meilleurs vœux.





Marlyse Morard
Directrice



Les talibés et le travailleur social, Saliou, lors d'un match de foot

SÉNÉGAL

Vacances scolaires : un temps pour apprendre, jouer et s'épanouir

Durant les vacances scolaires d'été, Sentinelles et les alphabétiseur·euses, dont le rôle est de soutenir les enfants dans l'apprentissage de la lecture et de l'écriture, ont organisé des activités éducatives, ludiques ainsi que plus d'une soixantaine d'actions de sensibilisation auprès des enfants talibés des daaras que nous accompagnons. À travers des échanges participatifs, des jeux éducatifs, des activités collectives et sportives, notamment le nettoyage des lieux de vie et les matchs de football, les talibés ont pris part, avec beaucoup d'enthousiasme et de joie, à des moments de partage et de convivialité.

Les sensibilisations, quant à elles, ont porté sur l'hygiène, la prévention des maladies, les violences sexuelles, la maltraitance et la promotion de l'éducation. Par leur engagement, les alphabétiseur·euses ont su transformer les vacances en un espace de jeu, d'épanouissement et de transmission de connaissances, favorisant ainsi le bien-être des enfants talibés.

Marta Vieira

Photo de couverture : Idriss, frère d'Adoum, recevant des soins postopératoires après une chirurgie du noma (voir article « Lac Tchad »)



BURKINA FASO

Participation des jeunes déplacés au festival Les Récréâtrales à Ouagadougou !

Et si toi t'étais moi est né d'un travail mené avec des enfants déplacés internes installés en périphérie de Ouagadougou. Dans un précédent numéro (307), nous vous faisions part de la représentation de leur spectacle à l'Espace culturel Gambidi. En octobre, ils ont eu la chance de le présenter au festival réputé Les Récréâtrales à Ouagadougou. Une belle reconnaissance !

Les scènes du spectacle ont été imaginées par les enfants eux-mêmes, à partir de leur vie quotidienne : les gestes de tous les jours, les jeux, les attentes, les liens qui se tissent malgré l'exil. Le théâtre donne forme à ces moments de vie ; des passages de danse traditionnelle et contemporaine viennent les rompre, les prolonger et les transformer en élans collectifs.

À travers la métaphore de la « poubelle », le spectacle interroge notre regard : que reste-t-il de la vie quand on a dû tout quitter ? Beaucoup plus qu'on ne le croit. La scène devient un espace de transformation, où les expériences individuelles sont retravaillées ensemble pour devenir œuvre, et où les enfants affirment leur capacité de résilience et de projection vers l'avenir.

Le titre est une invitation adressée au public : se mettre, le temps d'un spectacle, à la place de l'autre.

Production : Waga Studio ; mise en scène : Sie Palenfo ; chorégraphie : Boniface Yameogo et Silvia Ferraris.

Valérie Elsig



Zone rurale en saison des pluies : ces dernières, plus intenses avec le changement climatique, augmentent le risque d'inondation dans la zone du Lac.

LAC TCHAD

Une zone aux crises multiples

Actuellement en cours d'installation au Tchad, Sentinelles lancera en 2027 un projet de lutte contre la maladie du noma dans ce pays. Au niveau national, les acteurs prenant en charge cette pathologie sont très peu nombreux et déjà, des personnes atteintes de noma font leur chemin jusqu'à nous, au-delà même des deux provinces dans lesquelles nous agirons avec des activités de détection et sensibilisation.

Depuis notre arrivée au Tchad, une province attire particulièrement notre attention en raison des conditions de vie très difficiles qui y règnent. **Cette province, appelée « Lac » parce qu'elle se situe au bord du lac Tchad, a malheureusement la caractéristique d'être l'épicentre de nombreuses crises cristallisant des enjeux socio-économiques, écologiques et sécuritaires.** Bien que Sentinelles ne puisse pas s'y rendre en raison de son instabilité, plusieurs patients atteints de noma vivant dans cette zone nous ont été référés et nous faisons au mieux pour répondre à leurs besoins à distance, ou dans la capitale N'Djamena.

Réservoir d'eau douce à l'échelle continentale

Occupant 8 % du continent africain en termes de superficie, le bassin du lac Tchad est une grande dépression qui récolte les eaux provenant du Tchad, du Niger, du Cameroun, du Nigéria et de la Centrafrique. En son centre, le lac lui-même est le quatrième plus grand lac d'eau douce en Afrique malgré sa taille qui a été divisée par 15 depuis les années 60. 30 millions de personnes vivent dans ce bassin et plus de la moitié tirent leur subsistance du lac à travers la pêche, l'élevage et l'agriculture.

Le lac se trouve exactement sur la frontière de 4 pays (Niger, Nigéria, Cameroun et Tchad) et la baisse de ses eaux, dont la profondeur moyenne est de 1,50 m, a fait apparaître des milliers d'îles sur lesquelles vivent des communautés de pêcheurs. Avec son assèchement, les berges du lac se sont transformées en terres fertiles que se partagent, non sans défis, des éleveurs et des agriculteurs de ces 4 pays. **À première vue, la zone est plutôt riche et fertile, mais c'est sans compter la pression démographique, la diminution des ressources halieutiques et les conflits armés qui impactent durement le quotidien des habitants.**

Présence du noma dans la région du lac

Adoum, 8 ans, vit dans la petite ville de Bagasola, en bordure du lac. Il est arrivé à l'hôpital Mère et Enfant de N'Djamena au moment où Sentinelles commençait ses recherches dans le pays. Il est donc le premier enfant qui nous a été référé en phase aiguë du noma au Tchad. Fait étonnant, malgré le caractère non contagieux de la maladie, son petit frère Idriss en a également souffert quelques mois auparavant.

Dans la cour de l'hôpital où elle attend que son fils Adoum soit consulté par des chirurgiens, Haoua, la maman d'Adoum et d'Idriss, explique d'une voix douce mais anxieuse que la vie est très difficile à Bagasola. Elle s'occupe seule de ses enfants car son mari est parti à la recherche de travail dans une province voisine. Il lui envoie de l'argent, quand il en a, mais ceci est malheureusement rare. Haoua cultive seule une petite parcelle proche de la ville pour la subsistance de sa famille et explique que

la saison dernière, la récolte a été mauvaise. Elle s'est donc retrouvée très vite à court de mil pour nourrir ses enfants. « Moi, je peux passer plusieurs jours sans manger, mais les enfants, c'est difficile. Ils doivent manger au moins une fois par jour », dit-elle dans un arabe local sommaire, sa langue maternelle étant le kanembou. En plus d'Adoum et d'Idriss, Haoua a trois autres enfants. Être une femme seule s'occupant de toute une famille avec à disposition très peu de moyens de subsistance n'est pas une exception au Tchad. Des familles comme la sienne, il y en a dans tout le pays et bien sûr, dans la province du Lac. Bien qu'elle peine à satisfaire les besoins alimentaires de sa famille, Haoua se dit épargnée des problèmes de sécurité liés à la présence des groupes armés dans la province.

Retour de la menace sécuritaire

En effet, depuis une quinzaine d'années, le groupe armé Boko Haram et sa branche dissidente affiliée à l'État islamique règnent en maîtres sur les îles du lac Tchad qu'ils utilisent comme base pour recruter de nouveaux membres, organiser leurs attaques et terroriser les habitants. Viennent donc s'ajouter aux problématiques de diminution de la pêche et de conflits entre éleveurs et agriculteurs, les problèmes d'insécurité qui sont maintenant devenus une des préoccupations majeures de la population. Nombreuses sont les communautés qui se trouvent prises au piège dans ce conflit et forcées à y participer indirectement, notamment en payant un impôt obligatoire introduit par ces groupes armés non étatiques ou en abandonnant des terres. Après un déclin relatif de l'activité de ces groupes depuis dix ans, on observe une recrudescence de leurs agissements depuis 2 ans et ceci fait pression sur les populations qui, déjà, se démènent pour leur survie quotidienne. Des communautés entières vivant dans les îles sont déplacées et rejoignent les berges du lac, notamment la petite ville de Bagasola où vit Adoum et sa famille. Elles doivent réinventer leurs moyens de subsistance et partager les ressources des familles habitant ici depuis longtemps.

Appui médical et alimentaire

Adoum est très souriant mais avec sa silhouette anormalement fine pour un enfant de son âge, il souffre visiblement de malnutrition, un des facteurs de risque du noma. La famille restera plusieurs semaines à l'hôpital, le temps que la maladie soit stoppée et que la plaie d'Adoum soit cicatrisée. Un accompagnement a été organisé par Sentinelles pour garantir le traitement de la maladie et les soins de sa plaie. Un appui alimentaire leur a permis de rester à N'Djamena où tout est très cher, le temps de la convalescence du garçon.

Difficile de voir un hasard dans le fait que la deuxième patiente référée en phase aiguë du noma provient également du lac. Halima, 6 ans, a été référée à l'hôpital Mère et Enfant de N'Djamena avec une nécrose à la joue gauche. Dans son parcours de soins, elle a eu la chance de tomber sur un médecin connaissant Sentinelles, récemment affecté dans l'hôpital de district proche de chez elle. Halima a reçu le même soutien qu'Adoum. Elle est actuellement en attente d'une intervention chirurgicale pour la reconstruction de son visage.



Un moment de jeu entre Idriss et l'infirmière de l'équipe Sentinelles, après des soins postopératoires suite à une chirurgie du noma

À vol d'oiseau, le lac ne se trouve qu'à une centaine de kilomètres de la capitale tchadienne et 370 km suffisent pour rejoindre la ville dans laquelle vit Adoum et sa famille, soit une bonne demi-journée de voyage. À l'échelle de ce pays immense, c'est un trajet dérisoire, mais la fragilité de la région et les crises multiples qu'elle traverse en font un endroit propice à l'apparition du noma chez les enfants et ce simple fait mérite toute l'attention de Sentinelles dans son futur travail au Tchad.

Caroline Hostettler



Aksanti et son activité économique pendant les vacances

PROGRAMME RD CONGO

De Bukavu à Kigali, un parcours de soins au-delà des frontières

Aksanti habite dans une commune rurale avec sa famille, à proximité de la ville de Bukavu, à l'Est de la République démocratique du Congo. En 2019, un relais communautaire nous signale la situation d'une mère qui élève seule ses quatre enfants dans un contexte de grande précarité. À la suite de la naissance du troisième enfant atteint d'albinisme, son mari a quitté le foyer. Après son départ, la famille a dû faire face à des difficultés économiques importantes, auxquelles se sont ajoutées la stigmatisation et l'exclusion sociale auxquelles peuvent être confrontées les personnes atteintes d'albinisme.

À la suite d'une évaluation approfondie de leurs besoins, notre équipe a démarré progressivement l'accompagnement de la famille, notamment à travers un suivi social, un soutien à la scolarisation et un accès aux soins médicaux. Face à l'état particulièrement délabré de leur logement, une nouvelle habitation en pisé a été construite. En parallèle, des actions de sensibilisation ont été menées auprès des habitant·e·s des villages avoisinants ainsi qu'auprès de l'école des enfants pour favoriser leur intégration.

Un premier accompagnement médical

En 2024, Aksanti, âgé de 17 ans, et son frère aîné, Iragi, âgé de 19 ans, développent des lésions importantes au niveau du cuir chevelu. Malgré plusieurs consultations et des soins prodigués dans un poste de santé proche de leur domicile, les plaies persistent.

Les deux frères sont alors orientés vers un hôpital de la région afin de bénéficier d'une prise en charge adaptée. Le traitement permet une cicatrisation complète chez Iragi. Pour Aksanti, en revanche, la situation demeure préoccupante. Une biopsie est réalisée. Un colloque, réunissant dermatologues et oncologues à Bukavu, est organisé autour de son cas. L'équipe médicale confirme le diagnostic d'un cancer de la peau. Les médecins recommandent en urgence un traitement combinant radiothérapie et chimiothérapie. **Cependant, la région Est du pays ne dispose d'aucun centre de radiothérapie.** Après de nombreuses recherches, les médecins nous orientent alors auprès d'un hôpital au Rwanda disposant des équipements nécessaires. Dès lors, nous démarrons l'ensemble des démarches administratives et logistiques nécessaires à son transfert médical. Il est accompagné de sa maman et de notre collègue travailleuse sociale, Yvette.

Prise en soins spécialisée au Rwanda

À l'automne 2024, Aksanti et ses accompagnatrices se rendent au Rwanda. L'hôpital vers lequel il est

orienté se situe au nord du pays, à plus de dix heures de bus de Bukavu. Après évaluation, l'équipe médicale indique que sa pathologie ne peut finalement pas être prise en charge dans cet établissement et l'oriente vers une structure hospitalière à Kigali pour poursuivre les examens et déterminer le traitement le plus adapté.

Nous prenons alors contact à distance avec l'oncologue de référence afin de lui transmettre les informations médicales disponibles et de préparer au mieux son transfert. Une fois le contact établi, le déplacement en bus jusqu'à Kigali est organisé. La travailleuse sociale trouve un hébergement à proximité de l'hôpital. Aksanti peut alors se rendre à sa première consultation.

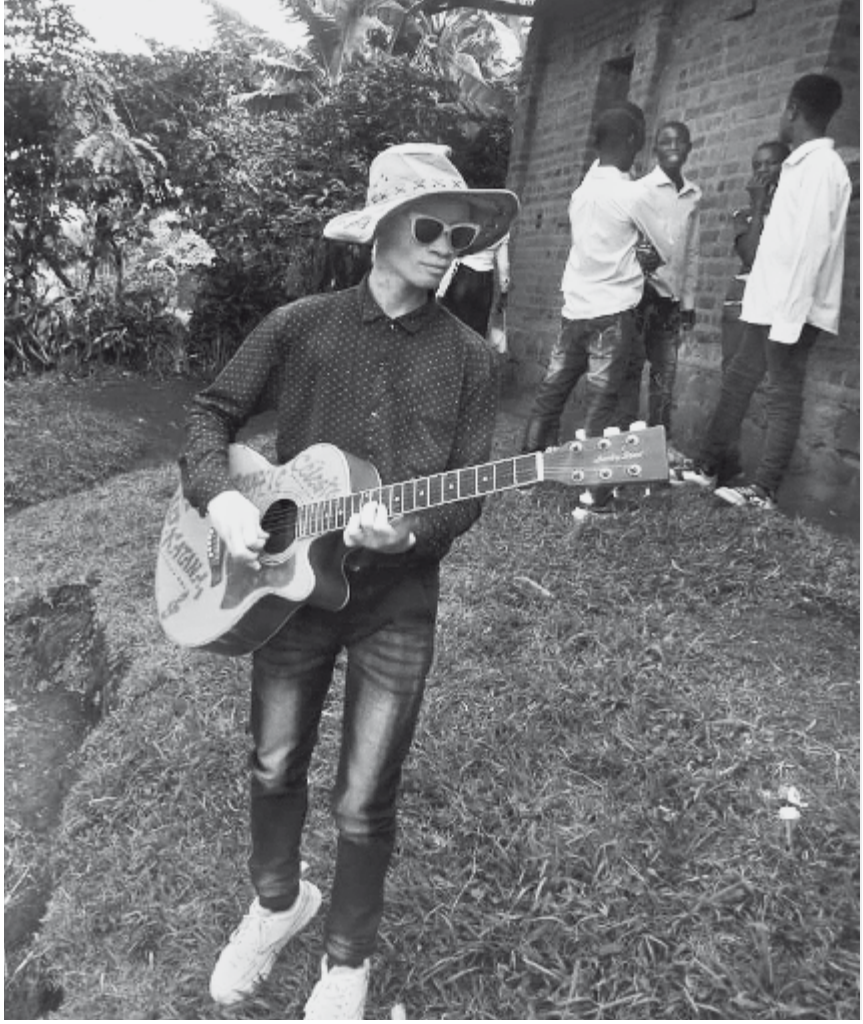
De longues semaines de traitement

Après l'analyse des examens, l'oncologue confirme également le diagnostic initial et la présence de métastases. Pour y faire face, l'équipe médicale établit un protocole associant radiothérapie et chimiothérapie, sur huit semaines.

À la fin de l'année 2024, Aksanti débute son traitement. Les premières séances sont difficiles et les effets secondaires l'affaiblissent considérablement. Cette période est également éprouvante pour sa maman, qui reste à ses côtés. Aksanti poursuit ses soins et apprend progressivement à composer avec ses désagréments, avec le soutien de sa maman et de l'équipe médicale.

Un accompagnement psychosocial essentiel

La succession des déplacements, des structures médicales et des examens, l'attente des résultats ainsi que l'éloignement du domicile et de sa famille rendent cette période particulièrement difficile pour Aksanti et sa maman. Dans



ce contexte, le suivi psychosocial constitue un soutien important. Les temps d'écoute proposés par Yvette permettent à Aksanti et à sa maman d'exprimer leurs préoccupations, de poser leurs questions et de mieux comprendre les différentes étapes du parcours de soins.

Progressivement, Aksanti reprend confiance. Les échanges avec les professionnels de santé ainsi qu'avec d'autres personnes, rencontrées durant son séjour et confrontées elles aussi au même traitement, contribuent également à les rassurer.

Le retour auprès de sa famille

En février 2025, après plusieurs semaines de soins en radiothérapie et chimiothérapie, la lésion cutanée est entièrement cicatrisée, permettant à Aksanti et ses accompagnatrices de rentrer à Bukavu et de retrouver leur famille. Ce retour représente un immense soulagement pour ce jeune adulte, sa maman, ses proches et toute l'équipe qui s'est fortement mobilisée tout au long de ce parcours.

Une étape rassurante

Quelques mois plus tard, à l'automne 2025, Aksanti retourne au Rwanda pour un contrôle médical visant à évaluer l'évolution de son état après le traitement. Comme à chaque étape de son parcours, ce retour suscite une certaine appréhension. **Cette consultation indique une absence de récidive métastatique. Aksanti, sa maman et toute l'équipe sont soulagés par cette nouvelle.**

Et maintenant ?

Aujourd'hui, Aksanti poursuit sa scolarité et construit son avenir. Malgré plusieurs mois d'absence, il a pu passer dans la classe supérieure et étudie désormais en 6e année secondaire.

Sentinelles continue de l'accompagner, notamment en facilitant l'accès à son suivi médical annuel au Rwanda. Nous souhaitons à Aksanti beaucoup de réussite dans la poursuite de ses études et de ses projets !

Marta Vieira

« LA MORT ARRIVE SOUVENT, LÀ-BAS. »

Une phrase de passation, un roman de Boris Vian : ce que la mort, à Madagascar, nous apprend sur la nôtre.



Il y a une phrase que mon prédécesseur m'a laissée en guise de passation, presque incidemment, entre deux dossiers : « La mort arrive souvent, là-bas. » Je l'ai notée sans y penser, comme une de ces mises en garde qu'on empile avec les codes d'accès et les numéros utiles. Ce n'est que des mois plus tard, à force de lire les journaux sociaux de mon équipe, ces comptes rendus sobres, presque administratifs, qu'elle a pris tout son poids.

On n'y trouve pas de grands drames, mais des lignes courtes : une visite reportée parce que la grand-mère est partie dans la nuit, un enfant suivi pour malnutrition dont le dossier se referme, une famille qu'on ne retrouve plus à l'adresse indiquée. La mort s'y glisse entre deux phrases, comme une donnée de plus à consigner. Une ombre omniprésente, disait mon prédécesseur, elle rend visite aux familles et emmène les âmes sans prévenir longtemps à l'avance.

Vian en filigrane

Après un énième compte rendu de décès, L'Écume des jours de Boris Vian m'est revenu à l'esprit. Ce roman déborde d'invention et de couleurs : l'amour, la musique, l'imaginaire occupent chaque page. Pourtant, la mort y est très présente. Les personnages vivent, puis disparaissent, simplement, et le récit poursuit son chemin. C'est cette ressemblance qui m'a frappée, une mort qui traverse un monde si vivant, si léger, sans jamais s'y imposer comme une rupture.

Je ne prétends pas esthétiser ce que vivent les familles que nous accompagnons ; le monde de Vian reste une fiction. Mais la mort d'un enfant par dysenterie, ou celle d'une mère qui attendait d'avoir les moyens d'acheter un médicament, n'en est pas une. Le clin d'œil s'arrête là où commence le sens.

À Madagascar comme ailleurs, la mort fait partie de la vie, mais elle y est bien plus fréquente qu'en Europe. Elle nous tutoie, telle une présence familière. Banalisée dans sa forme, jamais dans sa raison d'être, car les défunt·es sont entouré·es d'un grand respect. **Les corps sont soignés, enveloppés selon les traditions locales, installés dans des tombeaux entretenus des années durant, puis exhumés pour être fêtés et enveloppés à nouveau. On perpétue le lien plutôt que de le rompre, car la mort n'est pas une fin : c'est un passage vers un autre monde, où l'on devient Ancêtre, protecteur des siens et intermédiaire auprès du Créateur (Zanahary).**

Mes collègues ne s'attardent pas sur les détails d'un décès et ne cherchent pas toujours d'explication, mais elles et ils sont sincèrement touché·es. La mort apparaît crûment dans les rapports, et pourtant elle est profondément ressentie. Beaucoup parcourent de longues distances pour assister aux funérailles des familles suivies, même durant leurs jours de congé. En mars 2025, c'est l'un des leurs qui est parti. Un collègue de longue date, artiste dans l'âme, mort chez lui, seul. La cause reste incertaine ; on évoque une possible apnée du sommeil. Il laisse des enfants, des petits-enfants et une équipe en deuil.

De Berne à Antananarivo

Une question m'a poussée à écrire ce texte : de quelle manière l'endroit où l'on vit influence-t-il notre rapport à la mort ?

En Suisse, la mort nous regarde de plus loin. Elle vient tard, après la mobilisation de grands moyens pour la retarder (hôpitaux, traitements, technologie de pointe).